

Une bise à décorner les boeufs

Autor(en): **Guex, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225088>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.

Le montant de l'abonnement sera pris en remboursement le 15 février prochain.



LAHARPE ET LE 24 JANVIER

LAHARPE était un impatient. La moindre contrariété le rendait irascible, mais aucun de ses ennemis n'osait lui rendre la monnaie de sa pièce. Même avec ses amis, il ne ménageait pas les paroles dures. Voyant droit devant lui, il marchait et brisait les obstacles, quels qu'ils fussent, prêt à toutes les rencontres. Ce n'est pas précisément la manière de se faire aimer, mais il ne s'en souciait guère ; il lui suffisait de savoir qu'il travaillait pour une bonne cause. Cette conviction lui donnait des ailes. Le sort des Vaudois était sa préoccupation constante. Il les voulait libres, non pas qu'ils fussent esclaves, des îlots, comme il aimait à le prétendre. Il y avait tout de même une nuance. Sans doute les paysans payaient la dîme. Il y avait de multiples redevances. Ces obligations étaient mal réparties et le bailli, quoique bon enfant, en prenait à son aise avec le bien d'autrui, acquis à la sueur du front... Les idées de la Révolution de 1789 faisaient leur chemin dans le monde. La Suisse patricienne ne devait pas être surprise si le principe de l'égalité des droits du citoyen s'ancreait de plus en plus dans les esprits. Mais la routine n'aime pas raisonner et le gouvernement bernois d'alors était trop imbu de la légitimité de ses actes pour s'apercevoir qu'une amélioration du régime devenait indispensable. Il s'endormait sur un oreiller de paresse. Quand il fut réveillé par l'insurrection de 1791, il la réprima facilement en envoyant à Lausanne une troupe qui n'eut qu'à se montrer pour que tout rentrât dans l'ordre, comme il lui avait suffi d'être averti en 1723 par de fidèles serviteurs pour tuer dans l'œuf l'entreprise de Davel. Il eut grand tort de se croire invulnérable et de n'avoir pas le sens de l'opportunité. Le jeune avocat qui avait reçu un affront à Berne où un notable, de ses amis pourtant, lui avait rappelé, dans une conversation intime, et à brûle-pourpoint, que les Vaudois étaient sujets de Berne, s'était juré qu'un jour, pareil propos serait payé cher.

Car, en définitive, c'est Laharpe qui a fait le 24 janvier après avoir traqué l'adversaire jusque

dans ses derniers retranchements, jour après jour, année après année, à l'aide de lettres, de pamphlets abondamment distribués. Le branle était donné. Les banquets de Rolle, de la Rasude, des Jordils semblaient ne rien avoir laissé après eux, mais les paroles qui s'y étaient dites ne s'oublièrent pas. Au fond du cœur des patriotes, elles attendaient la minute psychologique où elles s'en échapperaient pour galvaniser le peuple. Le Club helvétique de Paris était à une bonne place pour savoir qu'une grande puissance ne désirait pas mieux que de s'occuper de nos petites affaires et de nous donner un coup de main pour conquérir la liberté. On pouvait s'opposer chez elle des calculs machiavéliques sans que le fort désir de voir proclamée la République lémanique en fût touché. Si l'aide doit être efficace, on n'en demande pas davantage et, au surplus, chacun travailla de son côté, voyant son intérêt immédiat. On ne se préoccupait pas, parce qu'on ignorait ce détail, de savoir que la France, la grande République, ayant un besoin pressant d'argent, convoitait le Trésor de Berne pour, avec Bonaparte, faire la campagne d'Égypte. Non. Une seule chose était visible : l'appui des baïonnettes françaises afin d'avoir raison de l'orgueilleuse Berne et de reconstruire la Suisse — la plus vieille démocratie du monde — sur de nouvelles bases. Encore était-on loin de supposer que l'armée française irait plus loin que Berne !

Cela, Laharpe ne le voulait pas. Bien qu'il rêvât d'une République helvétique une et indivisible, il pensait que l'indépendance vaudoise entraînerait pour tout le pays un changement de régime sans que, pour cela, les Français eussent besoin d'aller plus loin que Lausanne. Il était satisfait d'apprendre qu'un Comité de réunion des réclamants du Pays de Vaud s'était formé, mais il aurait voulu en voir tout de suite les résultats. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, au moment où, de Paris, il pressait Bergier de lui apprendre qu'enfin les Vaudois avaient décrété leur indépendance, celle-ci était proclamée. En effet, sa lettre où il dit : « J'espère que vous êtes déjà Assemblée délibérante réunissant tous les pouvoirs ainsi qu'une Convention, que vous avez chassé vos Bernois, que vous avez décrété votre indépendance », était écrite le 6 pluviôse, soit le 27 janvier et il y avait déjà trois jours que la République lémanique était proclamée. C'est que, alors, les moyens de communication ne ressemblaient pas aux nôtres et cela amenait de bizarres entrecroisements. Laharpe eût été bien heureux d'avoir à sa disposition un téléphone ou la télégraphie sans fil ! A leur défaut, ses convictions et son tempérament ne le cédaient en rien aux plus ardents patriotes d'aujourd'hui, qui, du reste, ont cueilli les fruits de l'arbre.

Le général Ménard ayant saisi l'occasion propice et répondu au vœu des comités vaudois en pénétrant sur notre sol à la barbe des Bernois, qui étaient bien loin, le drapeau vert fut arboré sur la Palud, à Lausanne, le plus facilement du monde, sans qu'il y eut le 24 et les jours suivants, la moindre effusion de sang. C'était comme une simple transmission des pouvoirs de l'ours de Berne à ceux qui ne voulaient plus être ses sujets. Et malgré tous les essais tentés ultérieurement, la page était bien tournée et les Vaudois ne devaient plus redevenir Bernois.

L. Mogeon.



NA TOTA BOUENNA

VO rassovigne-vo dé cé farceu dé Péténquien ; l'ai a grantenet que vo y'en é dévesà. A forcé de fère dé dzanlies, l'a tot parai on iadzo trovà son maîtré.

L'ai avâi, dein le veladzo, on vilho Monsu Delorme, que l'étâi retzo, mâ on bocon regardin. Passâvé po n'ovrî sa borsetta qu'à bouen écheint. Mon Péténquien l'è zu le trovâ, onna véprâ que l'anchan saillèssai dé bin dînâ, et l'ai a contâ on moué de mantéri : que n'avon rein à medzi que dé trifles redzermaies, que sa fenna étâi à pliat de lié, que sé petious pliorâvon la fan et trepavon à pia detzau, que la tsivra l'étâi à gotta, le caïon saïsi pé le protieure, et dinse et dinse, que ma fi le monsu lâi a bailla onna pîce, on bel etiu neuve !

Péténquien n'en pouâve pâ reveni ! Et de traci pé le veladzo, en deseïn à tui ceu que reincontrâve : « Avesâ-vai ce que Pequetta m'a baillia ! » (Faut vo dère que l'étâi le sobriquet de l'anchian.) Mâ Monsu Delorme s'étâi demaüfiâ, et l'étâi saillî derrai Péténquien pou vaire se n'alâve pa baïre se n'étîu. Ma fai, ne l'ai a pas falliu granteïn pô devenâ ce que l'autro desai, et po en mousâ iena.

— Mon bravo, que l'ai dé, mé su trompâ, vo z'ai baillâ n'a pîcè rara que me fé fauna po ma collecchon, volai-vô me la tzandzi contre on outra ?

Mon Péténquien ne se demaüfié de rein et rebaille la pîce. Adon le Monsu la boueta dein sa catzette ein deseïn :

— L'è Pequetta que te l'a baillâ, ma l'è Monsu Delorme que te la repreïn !

Et modé contre se n'hotô, tandu que le pouro coo uvrai di cets quemeïn di potzons et on mor quemeïn on catze-plia. Quiente recaffaies l'on fé houet dzors dereïn, pé tot le veladzo !

Tanta Marine.

UNE BISE A DÉCORNER LES BŒUFS

MAIS non, Robert, reste seulement bien au chaud ! Ecoute comme ça souffle ! La maman allait donner le grain aux poules. Les pauvres, on les voyait par la fenêtre, blotties derrière une cloison de planches, à l'abri du courant d'air. Par moments, une touffe de plumes se soulevait sous un coup de bise et découvrait la peau rose.

Robert voulait sortir, pour bien lui montrer, à cette bise, qu'il n'avait pas peur ! Il se frotta contre le tablier de sa maman en pleurnichant :

— Oh ! oui, tu peux bien me laisser venir ! Dis, maman ?..

— Ma foi, si tu es tout gelé, tu ne viendras pas te plaindre !

Et le voilà, dégringolant les trois marches de la remise. La bise, rageuse, cognait contre la porte pour qu'on lui ouvre, secouait la serrure, glissait en gémissant de douleur, à travers les interstices et dansait une sarabande effrénée avec des bichilles cachées dans les recoins. Ro-

bert, sur la pointe des pieds, s'agrippa à la targe glacée... rien à faire !

— Allons ouste !

Un grand souffle fit balancer la scie, suspendue à un clou, là-haut.

— Brrr ! Dépêchons-nous !

Robert riait de voir ses cheveux ébouriffés lui boucher les yeux. Il courut vers la barrière renversée :

— Tu vois, maman, des gonfles !

Depuis quatre jours qu'elle soufflait, s'arrêtait deux secondes, repartait à pleins poumons, tordait les arbres raidis par le froid, plaquait en gifles brutales les volets aux façades... la bise noire ! Les murs, de temps en temps, craquaient. Et, dans une courte accalmie, quelque chose grinçait, derrière la maison : un petit cri bref qui revenait régulièrement.

Ah ! ce qu'il s'amusa, à courir dans les gonfles, le petit Robert ! Ramant des bras dans la rafale, il jouait au corbeau noir luttant contre le vent.

Mais la maman le rappelait :

— Allons, Robert, rentrons vite !

— Oh ! voilà papa !

Et il se lança à sa rencontre, s'engouffra dans sa pélerine qui se referma sur lui.

Ils se raclèrent les pieds à cause de la neige qui fait de si vilaines taches !

— Ça ne te dirait rien, hein Robert, de monter au Chalet-à-Gobet, une barre de fer entre les dents ! Allons vite dîner !

Pendant le dîner, il fallut que le père sortit recrocher un volet.

— Quelle bise d'enfer ! Ce matin une cheminée est venue en bas, à la Cité. Quand on pense aux agents obligés de faire leur service par des temps pareils, ça vous donne froid dans le dos ! Le grand-père appelait ça : une bise à décorner les bœufs !

Robert est resté sa cuillère en l'air... Une bise à décorner les bœufs ! Il se représentait les énormes animaux, luttant à coups de cornes contre la tempête. Turtant dans le vide ! Et la bise enragée leur arrachant les cornes comme des branches mortes, et les enlevant dans un tourbillon de neige ! Et quand le père repartait au travail, le petit Robert en l'embrassant, lui glissa à l'oreille :

— Dis, papa, si tu trouves une corne de vaçe, tu me l'apporteras !

Benj. Guex.

Marc-Henri en Provence

LES BAUX

AU delà de Maillane s'étend une grande région de cultures maraîchères. Dans une terre limoneuse, les choux-fleurs sont alignés comme des soldats à l'exercice. Vigoureux et robustes, ils recherchent le soleil, tandis que leur pied plonge dans un sol fertile. Les espaces de terrain réservés aux cultures ont été entourés de palissades de roseaux, à cause du mistral, et des canaux d'irrigation amènent l'eau en abondance.

— Heureux pays ! s'écrie Marc-Henri. Décidément ces Provençaux savent se donner du bon temps. Sans se fatiguer le moins du monde, ils cultivent de beaux légumes qui leur rapportent des tas de billets de banque. Ah ! ce n'est pas eux qui se dépendent les bras en portant, toute la sainte journée, des arrosoirs remplis jusqu'au fin bord. J'ai toujours dit que les Helvètes savaient ce qu'ils faisaient le jour où ils ont décidé de quitter leurs glaciers pour venir dans ce pays de Cocagne.

— Tu pourrais ajouter, fait Jules au Sapeur, que ça ne leur a guère réussi !

Cependant l'automobile quitte la région des « plantages » pour traverser des prairies brûlées de soleil et coupées de jolis boqueteaux. Puis, tout à coup, nous apercevons, au détour du chemin, des champs de pétunias et de pois de senteur en pleine floraison.

François du Crétêt écarquille les yeux. Lui qui est si fier de ses plates-bandes où croissent, à profusion, gueules de loup, ceillecs et giroflées,

ne comprend pas qu'on puisse perdre autant de terrain pour des fleurs qui, dans quelques jours, sécheront sur pied comme une graminée quelconque.

Il fait part de son étonnement au chauffeur, lequel répond :

— C'est pour récolter la graine.

— Et qu'en font-ils ?

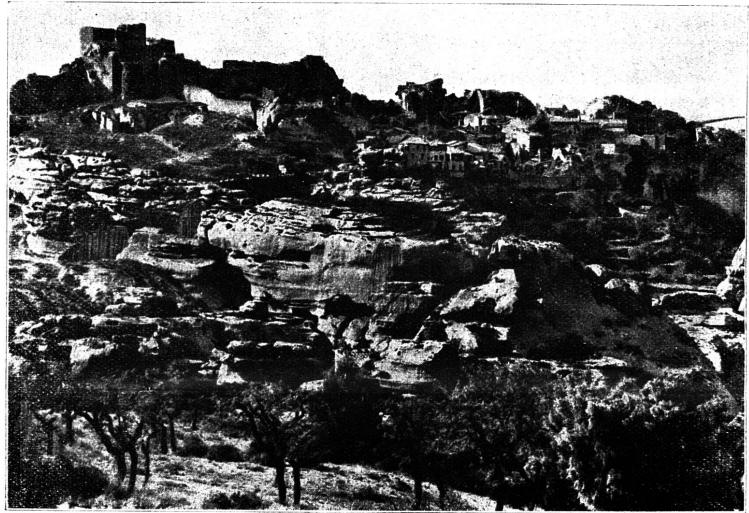
— Eh bien, quoi, ils la vendent !

— Quand je te disais, reprend Marc-Henri, que les gens de par là sont des malins qui savent faire argent de tout, sans trop se donner de peine. Pense-te voir si, au lieu de nous éreinter à faucher nos foins et nos regains, à lier nos gerbes de blé avant l'orage et à traire nos vaches matin et soir, nous nous mettions à cultiver des fleurs qui n'ont rien d'autre à faire qu'à s'épanouir sous le soleil du bon Dieu, comme la vie serait facile !

— Oui, oui, conclut Jules au Sapeur, philosophe, chaque pays a ses coutumes et son climat, pas vrai François ?

Ce dernier, qui somnole déjà au fond de la voiture, répond d'une voix lointaine :

— Oh ! ça, c'est une affaire en règle.



LES BAUX — VILLE et CHATEAU, vus de Costapera. Au premier plan, les Portalets.

* *

Maintenant nous arrivons au pied des Alpilles. Une jolie route en lacets s'insinue dans un petit vallon bordé de roches brisées. De temps à autre, il y a une prairie plantée d'oliviers et d'amandiers. Puis, de nouveau, l'espace se resserre et le paysage devient plus sauvage. A mesure que l'on monte, la végétation diminue et le désert de pierres apparaît.

Jules au Sapeur jette un coup d'œil morne autour de lui. Partout c'est la solitude ; aussi loin que le regard s'étend, il n'y a rien, rien de rien, pas la plus petite auberge à l'horizon. Seul, le bruit du moteur anime ces solitudes. François du Crétêt est parti pour le pays des rêves et Marc-Henri, pour se donner une contenance, allume un gros cigare.

A mesure que nous montons, nous voyons apparaître un énorme rocher, nu, abrupt, aux formes fantastiques. Il grandit à vue d'œil, il semble vouloir nous écraser et fermer toutes les issues. Cependant, grâce au dernier lacet, nous parvenons à contourner cette masse énorme et le paysage change brusquement d'aspect.

Le col franchi, nous roulons dans un dédale de pierres entassées les unes sur les autres. Sommes-nous dans les régions dévastées par la guerre ou bien dans les ruines d'une cité antique ? La route décrit une courbe gracieuse et, dans le lointain, accrochées aux derniers contreforts de la montagne, de pittoresques maisons apparaissent. On dirait qu'elles ont été taillées dans le rocher et entassées les unes sur les autres.

— Où sommes-nous ? demande François qui se réveille brusquement.

La main tendue en avant, le chauffeur lui répond :

— En haut, sur la crête, ce sont les Baux et, à gauche, voici le Val d'Enfer !

François, qui a sans doute fait un mauvais rêve, s'écrie :

— Alors, vous nous menez en enfer à présent. Il ne manquait plus que ça !

Goguenard, Marc-Henri ajoute :

— Tu n'y seras pas plus mal que chez toi !

Il n'avait pas achevé sa phrase que la voiture s'arrêta brusquement en face de l'Hôtel de la Reine Jeanne, le mieux achalandé de l'endroit.

A peine avions-nous mis pied à terre que deux ou trois guides nous offraient leurs services, promettant monts et merveilles. Marc-Henri les éloigna d'un geste en leur déclarant :

— C'est bon, c'est bon. On verra voir plus tard. Pour le moment on a soif !

Ces propos furent dits avec tellement d'auto-rité que les guides s'éloignèrent, attendant une occasion plus favorable.

Dans la petite salle à boire de la Reine Jeanne, nous avons bu une bouteille de « Château-Neuf-du-Pape » qui a réconcilié François avec l'Enfer

dans lequel il va passer une heure ou deux. Le chauffeur lui-même, habitué aux vins généreux de son pays, s'est déclaré enchanté de la promenade et de la « fine goutte » que nous lui avons offerte. A la première bouteille succéda une seconde ; et la troisième aurait sans doute fait son apparition si Marc-Henri ne s'y était pas énergiquement opposé.

— Il s'agit de visiter le village, a-t-il déclaré. On n'est pas venu jusque-là pour rester dans une pinte.

Il se leva le premier et sortit. Nous l'avons tous suivi, même Jules au Sapeur qui s'apprêtait à faire « schmolitz » avec le chauffeur, en vidant son verre et en allumant un bout de Grand-son qu'il trouva excellent.

* *

Dans la Grand'Rue, étroite comme une venelle du moyen âge, nous nous sommes acheminés à la queue leu leu, admirant les vieilles maisons construites, en partie, dans les rochers. Ici et là, une porte originale, une fenêtre à meneaux, un pavillon et une tourelle attirent nos regards.

Tandis que François s'extasiait devant la fenêtre de l'Hôtel de Manville — laquelle porte encore la devise « Post tenebras lux » — Marc-Henri affirma qu'il fallait sortir de ce quartier de vieilles baraques pour apercevoir la vue. Arrivés sur la place de « Lauze », nous avons obliqué à droite et gravi la pente qui conduit à l'esplanade de l'église.

— On se dirait au Mont de Baulmes, s'écrie notre syndic. Il ne manque, ma foi, que le lac et la verdure.

Au fond c'est le Val d'Enfer, avec son dédale